



Les possibles de la ville

La donnée, la ville lisible et la fabrique des services urbains

La ville mobile

La ville existe simultanément à des "échelles" diverses – du quartier à la région. Dans les complexités de temps, d'espaces et d'activités diverses qui en résulte pour l'utilisateur, il faut acter la démultiplication et la dispersion des flux de toute nature. Les théories sédentaires fondées sur les proximités s'effondrent devant la malléabilité de la ville des flux. La *ville mobile*, c'est moins l'intensification de la vitesse et l'étalement de nos parcours que la complexité croissante des flux et la capacité ou non des individus et des gouvernants à se saisir de cette "ville mobile" d'autre part.

Du fluide au liquide

En 2003 déjà, nous soulignons la tendance des déplacements à déborder le système de transports. De fait, du transport on passe aux déplacements, puis aux mobilités. La mobilité numérique épaulait ou se substituait aux déplacements. Du rigide, on passe au "fluide". Sygmunt Baumann célèbre "l'ère liquide". On ne peut pas ensermer un liquide. Il se répand et bouscule les barrages. Ces métaphores hydrauliques suggèrent que des théories urbaines entreprennent de décrire la géographie et les temps des flux. Parallèlement, *une information liquide* épouse cette transformation.

Vers l'information liquide

La confusion du proche et du lointain, de l'immédiat et du global, du jour et de la nuit, de la semaine et du week-end... troublent les lignes, modifient les rythmes et contribuent à l'émergence d'un "*quotidien liquide*", c'est-à-dire d'un quotidien qui n'est plus programmé dans la récurrence mais qui s'inscrit dans l'opportunité, dans le fortuit. Plus ce futur devient prédictible, plus on joue avec cette information liquide. Le propos de cette intervention n'est pas d'ériger une quelconque théorie de la *ville liquide* ou de *l'information liquide* mais de proposer la parallaxe du *liquide* pour comprendre la donnée urbaine et ses possibles.

La question des possibles

Laissons Edgar Morin définir le défi : "*Le système Terre est incapable de s'organiser pour traiter ses problèmes vitaux. Le probable est la désintégration. L'improbable mais possible est la métamorphose*". La métamorphose des insectes illustre une révolution des points de vue COMPLETEMENT. Après les papillons, les abeilles de Zygmunt Bauman posent autrement la question des possibles dans "*l'ère liquide*". Une équipe de savants de la Zoological London society découvre au Panama que l'abeille ne répond pas aux stratégies sociales qu'on présupposait. Elle est libre. De ruche en ruche, sa construction sociale est fluide.

Cette métaphore de "*la fluidité d'appartenance et le brassage perpétuel des populations*" conduit à poser la question de nos stratégies: va t-on vers *une vie frénétique, incertaine, précaire, qui rend l'individu incapable de tirer un enseignement durable de ses propres expériences ?* ou est-ce que nous saurons nous saisir de ce monitoring pour œuvrer à de nouvelles régulations ? la question des données est d'abord sociale : saurons-nous faire société autour de ces données ?

Le pari d'une ville lisible

Dans tous les cas, la donnée publique fait partie de la réponse. Faisons le pari de *la ville lisible*. Pour cela, concentrons nous sur la *fabrique des données et des services urbains* (intégrant les données individuelles, délibérées ou non). Le numérique sert d'abord à accroître la lisibilité de la ville, de ses ressources et de ses réseaux.

L'urbanité numérique construit un nouveau "*légitime*"

Au croisement de la ville et des modes de vie, l'urbanité est sous tendue par l'information. Comprendre l'information liquide, c'est se donner le moyen de décoder la société qui se forme à l'ombre du numérique. Voyons d'abord qui active ces données avant d'examiner le système d'information qui s'installe. L'individu est plus que jamais confronté au choix permanent et à l'obligation d'arbitrer. Mais qui active le numérique ? Olivier Donnat dans *Les Pratiques culturelles des Français* souligne la fracture numérique entre les générations d'une part, et entre la ville et le reste du territoire d'autre part. Loin de se dissiper, elle s'accroît. Les pionniers inventent un nouveau mode de vie. Dans les villes denses, une urbanité se construit sur le socle d'infrastructures et de cultures numériques et sur une circulation intense de la donnée. Il conclut à une remise en cause du *légitime*, c'est-à-dire de ce qu'il est convenu de faire, de dire, d'échanger. C'est vrai de l'urbain comme de la culture. N'il y a t-il pas derrière cette légitimité en construction des éléments de réponse aux questions d'Edgar Morin et de Zygmunt Bauman ?

Géo et chronolocalisation du quotidien et de la ville

Ainsi dans les réseaux sociaux, "l'étiquette" des échanges échappent aux conventions d'hier et l'organisation du quotidien récusé le collectif, synchrone et récurrent. Les règles explosent avec la massification d'usage du GPS associé à l'horloge. On confond le *in* et le *out*, on mélange le synchrone et l'asynchrone, le multitasking devient la règle : des porosités s'installent entre les lieux et les temps, intimes, familiaux, professionnels, sociaux... Les activités du quotidien interagissent pour produire quelque chose de neuf dont la base est l'information pervasive localisée. La géo-chronolocalisation du quotidien forment une nouvelle plate-forme technique et sociale de la ville.

Un point de vue sociologique est en train de naître dont l'importance ne doit pas nous échapper : le concept de centre-périphérie par exemple qui déterminait la lecture de la ville va devenir obsolète tandis que la partition des sphères professionnelle et personnelles accentue son érosion. Le problème est la construction de catégories pertinentes pour saisir les phénomènes nouveaux. Alain Bourdin résume la difficulté, "Allez expliquer au client qu'avec son appareil photo numérique, il s'engage dans un nouveau rapport au monde !". Du coup, les usagers eux-mêmes se bricolent cette représentation du monde. Il nous revient aussi à nous chercheurs d'accompagner ce mouvement.

Une infrastructure numérique de la ville

Le mobile et autres écrans deviennent les instruments de nos rapports au quotidien, à la ville et au social. Ils sont les vecteurs de la lisibilité de la ville et des réseaux qui les animent. Ils façonnent une autre

société. Une boîte de Pandore s'ouvre. Il reste à entrevoir le futur. Beaucoup a été dit sur l'infrastructure numérique de la ville, un peu moins sur sa couche informationnelle, et presque rien sur la société produite.

Les jeux de l'information urbaine liquide

L'information urbaine liquide essaie de rattraper la complexité de la ville. Un jeu encore mal maîtrisé se met en place,

Le jeu des contraintes

Il faut relier les contraintes complexes – présente, organisationnelle, relationnelle... – du quotidien et les possibles de l'information ubiquitaire,

Le jeu des sources

La donnée procède de sources diverses, en formats épars, en protocoles approximatifs, de natures différentes. Ces strates hétérogènes forment un conglomérat dont on ne perçoit que les boursoufflures, des traces de mobiles sur des cartes, des graphes urbains, des millions d'images géotaguées, les sillages des stations vélib'... et les *datastores* révèlent une appétence brouillonne et fébrile.

Le jeu des adresses

entre un système fondé sur le domicile et un autre sanctionnant la vie nomade (les adresses IP, celles des mobiles...),

Le jeu des ouvertures et des partages

entre la protection légitime des détenteurs de données et un service qu'on souhaite public et universel,

Le jeu des données

On entrevoit les bénéfices des partages de la donnée publique, mais on ne peut que spéculer sur ses dérivés : traçabilité, intrusion, culpabilité, etc.

La pression sur la donnée est considérable. C'est un injonction formidable. Il faut nourrir la gigantesque machine de la donnée publique. On l'exige pour tout, universelle et granulaire. On la veut accessible, manipulable, appropriable. On l'exige libre de droit, de coût et de format. Le mouvement est en marche à Londres, à NYC, à San Francisco, à Toronto... Sur Twitter, les hashtags *#opendata*, *#datagov*, *#gov20*... réclament la libération de la donnée... les néologismes *citycasting*, *citybility* témoignent de ces valeurs.

Le jeu des acteurs

Le mouvement d'innovation par le bas et la place considérable prise par la donnée individuelle-publique, issue des usagers eux-mêmes, ne doit pas masquer un jeu d'acteurs élargi. Il revient à la puissance publique d'assumer ses responsabilités et de prendre la mesure de la puissance formidable de la donnée. Saisir l'opportunité, c'est s'extraire de l'inertie formidable des structures spatiales, temporelles et sociales. C'est rendre *liquide*. Reste aussi à surmonter un obstacle que Fabien a bien décrit d'expertises de disciplines diverses qui peinent à se comprendre et à s'accorder... encore de la fluidité.

Le jeu des régulations

Cet écosystème de données se construit à la dérive des spontanéités des usagers, à l'inspiration des politiques qui ont la préscience de cette demande, au bonheur des développeurs qui savent les transformer, à l'intelligence de l'appstore ou encore grâce à des initiatives publiques prometteuses comme celle de l'autorité des transport du Massachussets, le *MassDot*.

Le panoramique de la donnée publique

Des services sont aussi déjà là, des débuts de graphes urbains, des informations instantanées et bientôt prédictives, des autorégulations, des places de marché collaboratives, des perspectives de régulations des flux, etc. Cet écosystème promet beaucoup, mais que peut-il tenir ? Et comment ?

Quels possibles de la ville ?

La question, au stade de développement que nous connaissons est moins la capacité de ces données de fournir des services urbains, que de la manière d'y arriver. Comment recueillir, organiser, transformer et diffuser ces données ? La question est politique, culturelle, sociale même – dans tout son foisonnement, éthique, cognitif, règlementaire, statistique. Quelles formulations design, média, marketing... pour y répondre ? Comment guider les *possibles de la ville* ? Comment fabrique t-on des *maîtrises d'usage* ? Qu'est-ce qu'il y a à gagner à cette *ville liquide* ?

La "modernité liquide"

Bauman souligne le découplage entre des institutions stables et conservatrices quand les individus s'adaptent à un rythme accéléré. La *société liquide* se lit dans ces écarts d'adaptation. Un décalage se forme entre une demande qui bouge et qui réclame le légitime, des injonctions pressantes du développement durable et des infrastructures de la ville peu *adaptatives*. C'est le creuset des résistances et des innovations. En matière de déplacement par exemple, les autorités pensent *incrémentation de l'offre de transport* pour répondre à l'accroissement de la demande quand tout prouve que cette logique est à bout de souffle. L'offre de transport actuelle n'est pas liquide.

Le temps immédiat de la donnée et du service, l'information systémique et prédictive se proposent en alternatives au temps long des transports – rail, rame, voiture, système routier, etc. – qui se pense en décennies. Les 35 milliards d'euros que le gouvernement français entend investir dans des infrastructures lourdes de rail et de béton en Ile-de-France seront disponibles au mieux dans quinze ou vingt ans. Peut-on attendre quand la crise des déplacements est là ? et que fait-on en attendant ? L'utilisateur, lui, s'adapte au mieux en conjuguant l'information pour exploiter au mieux les infrastructures existantes, voire faire autrement. L'utilisateur a soif d'information. Pour lui, elle est déjà devenue *liquide*. Pour le suivre dans cette voie, la ville doit devenir sensible. C'est la condition pour qu'elle soit lisible et intelligible, pour que le plus grand nombre se l'approprie.

Le défi consiste à *exploiter la complexité des géo-informations omniprésentes*, dit Fabien, sans réduire la vie de la cité à un jeu d'algorithmes. La limite n'est évidemment pas dans les technologies, elle est dans le partage intelligent et l'ouverture de la donnée publique et leur usage correctement éthique des données et dans l'évitement des structures autoritaires. Elle est peut être aussi chez les usagers eux-mêmes. Les individus sont en effet à la fois données, capteur, agrégateur et exploitant des données produites *in fine*, et c'est sans doute la plus grande révolution.

Répondre à ces questions, c'est partir de ce qui fait l'innovation, la contrainte. Nous n'en manquons pas.

Copenhague par exemple, nous renvoie à des contraintes drastiques et à des réponses opérationnelles tangibles. Comment par exemple aborder l'exigence de la réduction carbone (même sans traité, il faudra la réduire de 30% d'ici vingt ans) sans atteintes au droit à la mobilité ? Jusqu'où la donnée peut nous permettre de construire les services urbains qui satisferaient à ces exigences ? Quels débats faut-il lancer pour libérer la donnée ? Dans quel cadre faut-il la protéger ? Quelles questions aurait-on oubliées en jouant aux apprentis sorcier ? D'autres contraintes ? Oui, par exemple, s'interroger sur la capacité de l'information liquide à réduire les déplacements obligés, non choisis. Jusqu'à quel point l'information liquide peut-elle construire une mobilité sans déplacements, y substituer en partie un quotidien à distance qui ne s'affranchit pas des interactions sociales. Une méthode est nécessaire pour dominer la donnée et construire les services urbains de demain.

Bruno Marzloff